

AU PAYS

DE GABRIELE D'ANNUNZIO

Par GABRIEL FAURE

L'ITALIE offre vraiment aux touristes d'inappréciables richesses. Après vingt voyages de l'autre côté des Alpes, ils peuvent encore découvrir des beautés nouvelles, des sites pittoresques en dehors des grands chemins, des foyers d'art presque inconnus.

Depuis longtemps, je désirais voir Pescara et cette région des Abruzzes méridionales que domine la Maiella. Je n'avais fait que suivre le rivage en chemin de fer, pendant la guerre, au printemps de 1916, avant d'aller voir, à Venise, Gabriele d'Annunzio malade et menacé de perdre la vue. J'avais voulu accomplir un pèlerinage aux bords de l'Adriatique, *il mare amarissimo* qu'il chanta si souvent et si magnifiquement. Toutes les petites villes de la côte étaient alors sans cesse troublées par des alertes ; Pescara notamment avait été bombardée à plusieurs reprises, comme si l'ennemi voulait punir la cité natale du poète-soldat. En gare d'Ortona, pendant un arrêt du train, je relus, dans le *Triomphe de la Mort*, la description de la ville en fête embrasée par des feux d'artifice : « ... On percevait un crépitement sourd, comme d'une fusillade lointaine, entrecoupée de coups plus graves que suivaient des explosions de bombes... » Je ne savais plus si je lisais le roman ou le récit de la dernière agression...

Mais on ne connaît pas un pays en le voyant de la portière d'un wagon et c'était surtout à travers les œuvres de Gabriele d'Annunzio que j'imaginai la contrée. Sans doute, pensais-je, le poète l'avait-il embellie et transfigurée... Il n'en est rien. Je reviens émerveillé d'une visite que je ne saurais trop conseiller à tous mes compatriotes, à ceux surtout qui possèdent une auto.

Une surprise pourtant m'attendait à Pescara. Je songeais au village de pêcheurs où d'Annunzio a situé la plupart de ses premières nouvelles, et je m'étais fait une image de sa maison natale, de la rue sur laquelle elle donne, de la petite place ombragée de maigres pins, des rives marécageuses de la rivière, du port d'où partent les bateaux d'Antonio d'Annunzio. De cette vieille Pescara, il ne reste presque rien et j'ai vu avec tristesse qu'on remettait tout à neuf et remaniait jusqu'à la maison du poète devenue monument national. Un pont de fer a remplacé le vieux pont de bateaux auquel aboutissait la porte principale de la ville fortifiée. La petite place, dallée, n'a plus aucun ombrage. C'est à peine si, dans certaines ruelles encore intactes, on peut retrouver quelques-uns des décors qui servirent aux *Nouvelles de la Pescara*, comme, par exemple, au coin de la place, la maison à balcons qui est celle de la *Vierge Ursule*... Evidemment, pour les rêveurs de mon espèce, c'est une déception... Mais comment blâmer une ville de vouloir devenir une grande et prospère cité ? Et comment ne pas admirer le prodigieux développement de Pescara ? Réunie à la plage voisine de Castellamare, elle sera bientôt l'une des plus luxueuses stations balnéaires de l'Adriatique. Elle est fière d'être devenue un chef-lieu de province et aussi d'être, après Rome, la ville d'Italie qui a eu, proportionnellement, la plus rapide croissance. La vieille Pescara avait trois ou quatre mille habitants ; la nouvelle en aura bientôt cinquante. Ses plages, ses pinèdes, ses boulevards le long de la mer offrent de délicieuses promenades. Et les vues que l'on a, tantôt sur la puissante Maiella, tantôt sur le Gran Sasso pareil à une femme couchée, ferment splendidement ses horizons. Les amateurs de

pittoresque ont encore — mais pas pour longtemps peut-être car, chaque jour, des moteurs remplacent les voiles — le mouvement des barques de pêche, ces élégantes paranzelles aux ailes triangulaires, rayées de couleurs vives et ornées de dessins éclatants, qui, le soir, au coucher du soleil, rentrent au port deux à deux.

**

Nulle part l'Adriatique n'est plus belle que sur ces rivages, et l'on comprend l'influence qu'elle eut sur d'Annunzio. Chateaubriand qui, lui aussi, « naquit au bruit des vagues », nous a déjà parlé du prestige que la mer a pour les poètes, qu'il s'agisse de l'océan tumultueux ou des mers latines, immobiles mais toujours changeantes, toutes chargées des grands souvenirs de l'antiquité classique. Dès le collège, d'Annunzio célébra la mer natale ; le début de son *Canto novo* est pour elle ; plus tard, un recueil entier porte le titre d'*Odes navales*. Au dos de ses *Laudi* est inscrite la vieille et curieuse devise vénitienne : « *Navigare necesse est, vivere non est necesse* », qu'il reprendra, du reste, dès les premiers vers du poème.

Ah ! combien je regrette la légende — plus belle que l'histoire — qui faisait naître le jeune Gabriele, un matin de printemps, à bord d'une de ces barques dont les voiles d'ocre et de carmin découpent leur triangle sur l'azur de l'eau ou du ciel ! Le poète est un peu responsable de cette fausse croyance. Sans doute pour embarrasser ses biographes, il écrivit un jour : « Je suis né en 1864, à bord du brigantin *Irène*, sur les flots de l'Adriatique. » Mais j'ai dû me rendre à la prosaïque évidence, ayant tenu entre mes mains son acte de naissance : Gabriele d'Annunzio naquit, le 12 mars 1863, comme la plupart des enfants, dans la maison de ses parents, rue Gabriele Manthoné (patriote du temps des Bourbons), au coin de la petite place où se tenait le marché. Dans l'immeuble qu'on restaure, on a heureusement conservé intacts les deux chambres qui gardent les plus chers souvenirs du poète, notamment celle qui le vit naître et où, pendant la guerre, mourut sa mère. Je l'ai pieusement visitée, accompagné par la fidèle Marietta, la servante au grand cœur qui n'a jamais voulu quitter la maison où elle entra, tout enfant, il y a quarante ans. Rien n'a changé. Voici les meubles avec les objets usuels, les bibelots,

les photographies, que la mère et le fils y ont toujours vus ; voici, sur les murs, les gravures qui les ont toujours ornés, notamment la *Présentation de la Vierge* de Titien et la *Cène de Saint-Grégoire-le-Grand* de Véronèse. Voici le vaste lit de fer où le jeune Gabriele poussa ses premiers cris et sur lequel il dit adieu à sa mère morte, dans une scène pathétique dont il nous a laissé l'angoissant récit.

La mère du poète tient une telle place dans la vie et dans l'œuvre de l'écrivain que j'ai voulu aller en pèlerinage au cimetière, où elle repose en attendant qu'on la transporte dans l'église neuve qui doit remplacer la vieille église San Cetto. Qu'on se hâte donc de gravir la colline San Silvestro, toute fleurie d'amandiers au printemps, pour aller voir l'humble tombe ! Je ne connais pas de lieu plus émouvant et plus magnifique. Dans l'angle le plus élevé du camposanto, d'où, à travers un rideau de hauts cyprès, on découvre la mer et toute la rive, de Montesilvano à Ortona, une simple croix se dresse, faite en bois de navire, avec des fers de barque à l'extrémité de chaque bras. L'inscription disparaît à moitié sous l'enlacement des branches de rosiers : « Luisa d'Annunzio ». Au pied, un tapis de violettes. Lorsque, il y a quelques années, eut lieu la cérémonie officielle pour la fusion des deux communes de Castellamare et de Pescara, Gabriele d'Annunzio vint en avion au-dessus de sa ville natale ; il laissa tomber un message sur la foule de ses compatriotes, puis, rasant presque la colline San Silvestro, jeta des fleurs sur la tombe maternelle. Comment peut-il consentir à ce qu'on l'exile dans la froideur solennelle d'une église neuve ?

Tandis que je suis à Pescara, je fais également une visite à cette « villa du Feu », propriété de ses parents, aux portes de la ville, où Gabriele séjourna à plusieurs reprises, notamment au début de son mariage, lors de la naissance de son premier fils ; mais il faut m'arracher à ces souvenirs personnels du poète pour voir les environs de Pescara et ces régions des Abruzzes méridionales qu'ont immortalisées ses chefs-d'œuvre.

**

Une route qui longe la mer et traverse la pinède.

Il ciuffo sconvolto sull'Adriatico verde
mène rapidement à Francavilla al Mare, jolie

plage aux rues plantées de lauriers-roses que domine le couvent de Santa Maria Maggiore, devenu la propriété du peintre Michetti, où Gabriele d'Annunzio demeura à plusieurs reprises, et où il écrivit ses premiers romans. L'entrée du couvent est sur une place qu'ombrage un arbre immense. On pénètre d'abord dans un petit cloître, tout fleuri en septembre de plumbago, sorte de jasmin bleu sans odeur mais d'un bel effet décoratif. La maison est une charmante habitation où l'on a gardé la simplicité et l'austérité de l'ancien monastère ; tous les murs sont blanchis à la chaux ; pas un tapis sur les vieux planchers de bois rustique ; rien que le confort indispensable. Mais quelles vues admirables sur la mer et sur la campagne couverte d'oliviers, de figuiers et de chênes verts ! Pour un peintre, pour un poète, c'est la demeure rêvée ; je comprends que Gabriele d'Annunzio l'ait choisie pour venir y méditer et y travailler. Je visite les trois chambres, les trois cellules, pourrait-on dire, où il écrivit successivement *Il Piacere* (*L'Enfant de volupté*), *l'Innocente* (*l'Intrus*) et quelques fragments du *Triomphe de la Mort*.

Mais ce dernier roman fut surtout écrit et terminé un peu plus loin sur la côte, dans l'Ermitage de San Vito, où j'irai tout à l'heure, après un arrêt à Ortona a mare, délicieuse cité marine, sur un promontoire, dont Gabriele d'Annunzio fut le député pendant l'unique législature qu'il passa au Parlement. Sa mère était une Luisa de Benedictis, d'Ortona, et le poète vint souvent habiter chez des amis, notamment chez les propriétaires du château dont l'imposante masse carrée s'avance comme un éperon au-dessus de l'Adriatique. La situation de la petite ville est vraiment très belle. De la terrasse d'un restaurant où nous savourons une soupe de poisson, sorte de bouillabaisse spéciale à Ortona, nous dominons le port, le rivage et l'Adriatique toute sillonnée de barques de pêche.

Une nouvelle route, que nous sommes probablement les premiers à suivre, vient d'être construite presque sur la rive ; elle permet de gagner San Vito sans quitter la mer des yeux. L'eau est si bleue, d'un bleu tellement intense, qu'elle a des reflets de métal et semble un bain chimique où les mains se teindraient d'azur en s'y plongeant.

**

En arrivant à San Vito, j'ouvre le *Triomphe de la Mort*, que j'ai eu soin de prendre avec moi, et je lis : « Il découvrit l'Ermitage à San Vito,

dans le pays des genêts, sur les bords de l'Adriatique. Et c'était l'ermitage idéal : une maison construite à mi-côte, sur un plateau, dans un bosquet d'orangers et d'oliviers, en face d'une petite baie close par deux promontoires. Très primitive, l'architecture de cette maison ; un escalier extérieur montait à une loggia sur laquelle s'ouvraient les quatre portes des quatre chambres. D'un côté, la maison était contiguë à uneasure où habitaient les paysans propriétaires. Deux chênes énormes, que le souffle persévérant du mistral avait penchés vers la colline, ombrageaient la cour et protégeaient des tables de pierre commodess pour y dîner dans la belle saison. Cette cour était entourée d'un parapet de pierre, et, surpassant le parapet, des acacias chargés de grappes odorantes détachaient sur le lointain de la mer l'élégance délicate de leur feuillage. Cette maison ne servait qu'à loger des étrangers qui la louaient pour la saison des bains... Elle était distante du bourg de San Vito d'environ deux milles, sur la limite d'un territoire appelé les Portelles, dans une solitude recueillie et clémente. Chacun des deux promontoires était percé d'un tunnel, dont on apercevait de la maison les deux ouvertures. La voie ferrée courait de l'une à l'autre en ligne directe, le long du rivage, sur un parcours de cinq ou six cents mètres. A la pointe extrême du promontoire de droite, sur un banc de récifs, un *trabocco* s'allongeait, étrange machine de pêche construite tout entière avec des poutres et des planches, semblable à une araignée colossale... »

Rien n'est changé ; il n'y a, en plus, que la nouvelle route qui passe au-dessous de l'Ermitage. Et, sur le mur de soutènement de la maison, fut gravée une de ces belles inscriptions où excellent les Italiens :

QUI, TRA LE GINESTRE AL CONSPETTO DEL MARE,
GABRIELE D'ANNUNZIO
VISSE, CONCEPI;
TRADUSSE IN POEMA IMMORTALE
IL TRIONFO DELLA MORTE
IL PROMONTORIO A DESTRA
VIDE SPEGNERSI CON DUE VITE
LA PASSIONE DI GIORGIO AURISPA.

Assis sur le parquet de pierre où l'écrivain médita les scènes voluptueuses et tragiques du roman, je vois le paysage tel qu'il le voyait. Les trains sortent d'un tunnel, si longs parfois qu'ils pénètrent dans le tunnel suivant avant d'être entièrement sortis du premier. Le *trabocco* fonc-

tionne toujours à l'extrémité du promontoire de droite, donnant bien, en effet, l'idée d'une araignée géante. La mer se brise doucement sur les rochers du rivage, grise d'abord, puis verte, puis d'un bleu indigo-foncé. Quelques barques pêchent à l'horizon. Le paysage se déroule identique : « A travers le cristal de l'air, tous les lointains se dessinaient nettement : la pointe du Vasto, le mont Gargano, les îles Tremiti, à droite ; le cap du Moro, la Nicchiola, le cap d'Ortona, à gauche. La blanche Ortona ressemblait à une flamboyante ville asiatique sur un coteau de la Palestine, découpée dans l'azur, toute en lignes parallèles, sans les minarets... »

C'était au printemps de 1889 : les genêts fleurissaient tout autour de l'Ermitage et l'embauaient. Le romancier habita jusqu'en septembre la maison où il avait tracé avec une pointe de roseau dans le crépi frais : *Parva domus, magna quies*. On retrouverait, paraît-il, tous les détails de lieux et de personnages décrits avec une exactitude absolue ; mais si les lieux ont à peine changé, la plupart des gens de San Vito qu'il met en scène sont morts. De même est d'une parfaite vérité la description du pèlerinage de Casalbordino, petite ville à une vingtaine de kilomètres plus au sud, dont le sanctuaire de la Madone des Miracles attire, chaque année, au début de juin, une foule énorme de malades et de curieux. Le tableau de Paolo Michetti, *La Via degli Storpi* (le chemin des estropiés), est la traduction picturale des pages célèbres de Gabriele d'Annunzio, écrites quelques mois avant la publication de *Lourdes* d'Emile Zola. Si je donne ce détail, c'est que plusieurs confrères de l'auteur du *Triomphe de la Mort*, jaloux de ses succès, s'étaient trop pressés d'annoncer qu'il avait plagié le romancier français.

*
**

Que d'excursions on pourrait faire encore dans la région, aux divers lieux qui inspirèrent Gabriele d'Annunzio ! A Chieti, belle cité au sommet d'une colline où parut le premier volume du poète, *Primo vere*, en 1879, alors qu'il était encore au collège de Prato ; à l'abbaye de Casauria, le plus remarquable édifice religieux des Abruzzes ; à Cocullo, où se célèbre, le premier jeudi de mai, l'étrange fête des serpents dont il est question dans la *Torche sous le buisson* ; à Miglianico, où, en juillet, a lieu une fête non moins étrange, celle qui réunit les hernieux près de la tombe de San Pantaleone, mé-

decin et martyr, scènes curieuses qui inspirèrent le *Vœu* de Michetti et une des *Nouvelles de la Pescara*.

Mais il m'a semblé que je ne pouvais mieux terminer ces pèlerinages dannunziens qu'en allant au cœur des Abruzzes méridionales, vers la Maiella, cette montagne-mère, comme l'appelle le poète, qui semble veiller sur toute la contrée et l'abriter. Nous sommes dans le pays de la *Fille de Jorio*, dont le poète eut l'idée un jour qu'il traversait avec Michetti le village natal du peintre, Tocco Casauria. Sur la place apparut tout à coup une femme hors d'haleine, vêtue de rouge, les yeux pleins de terreur, poursuivie, avec des cris de mort, par un groupe de moissonneurs ivres qu'affolait le désir. Le peintre en fit le sujet de la grande toile qui eut tant de succès à l'Exposition de Venise ; le poète en tira le drame qui triompha, le 3 mars 1904, à Milan.

Nous retrouverons les décors mêmes de la pièce de Gabriele d'Annunzio et aussi de plusieurs scènes du *Triomphe de la Mort* en allant à Guardiagrele, l'un des bourgs italiens les plus pittoresques et les plus curieux que je connaisse.

Les routes serpentent parmi les vignes, les champs de céréales et de maïs, les oliviers et les énormes figuiers aux fruits succulents ; elles sont bordées par des haies de cannes, sorte de grands roseaux dont les feuilles servent à nourrir les troupeaux et les tiges à soutenir les branches des vignes et des légumes grimpants. Les chemins suivent les crêtes, descendent en lacets pour franchir les innombrables torrents qui coupent ce sol tourmenté, puis remontent sur l'autre versant. Ils me rappellent les routes de Sicile, avec les gros villages sur les cimes ou à flanc de coteau.

Et me voici à Guardiagrele, un dimanche matin, jour de grand marché. Un flot ininterrompu de paysans et de paysannes emplit les rues où il faut renoncer à faire avancer l'auto. A chaque pas, au milieu du chemin, une « porchetta » s'offre à la gourmandise des passants : c'est un porcelet désossé, cuit en entier dans une sorte de pâte qui l'enveloppe, et dont on coupe des tranches plus ou moins épaisses à la demande des amateurs. L'intérieur de l'animal est garni d'une farce parfumée d'herbes odorantes. Cela fait, me dit-on, un mets succulent et je le crois volontiers ; je regrette la sotte timidité qui m'empêcha d'en acheter un morceau ; mais où se mettre pour le savourer ? Impossible de trouver une place dans les modestes cafés qu'assiège

la foule. C'est à peine si j'ai pu regarder la cathédrale Santa-Maria-Maggiore, très vieille église construite sur les restes d'un temple d'Apollon. L'un des côtés est flanqué d'un portique supporté par dix hautes colonnes. Le mur est décoré d'une fresque représentant un énorme saint Christophe, dont le peintre Michele Cascella a fait le sujet de plusieurs de ses meilleures toiles. A l'intérieur de l'église, on admire surtout la magnifique croix en argent, l'un des chefs-d'œuvre de Nicola Gallucci, qu'on appelle d'ordinaire Nicola da Guardiagrele, élève de Guiberti et le plus grand des artistes abruzzais. Gabriele d'Annunzio en fait un juste éloge dans le *Triomphe de la Mort*. Le romancier vint, en effet, souvent à Guardiagrele pour s'imprégner du décor et de l'ambiance de la petite ville, dont il fait la patrie de Georges Aurispa. Il nous dépeint l'église, avec des plantes et des fleurs sortant de toutes les fissures des murailles, « de sorte que la vieille cathédrale se dressait dans le ciel bleu sous un double manteau de fleurs de marbre et de fleurs vivantes ». On m'a montré l'immeuble où il a situé la maison paternelle de son héros ; des fenêtres, on voyait alors l'église que ne masquaient pas les maisons récemment construites de l'autre côté de la rue. Je ne croyais pas que le romancier eût apporté un pareil souci d'exactitude dans les moindres détails de son œuvre.

Sa plus grande tendresse est pour la Maiella, sans cesse présente dans le décor et dont il nous décrit les aspects à toutes les heures du jour. C'est, en effet, une montagne superbe, avec de grandes lignes et des plans nettement accusés qui donnent une extraordinaire sensation de calme et de force. Elle me rappelle les flancs puissants de mon Glandaz, mais la Maiella, plus haute et plus isolée, a une allure plus imposante.

De la fenêtre de sa maison, Georges Aurispa contemple la belle montagne toute blanche de

neige, « qui semblait agrandir l'azur par la simplicité solennelle de ses lignes. » Il l'admire à la fin du jour : « Le soleil déclinait doucement sur la montagne qu'il inondait d'or. La Maiella, énorme et pâle, toute trempée de cet or liquide, s'arrondissait dans le ciel. »

Jamais Gabriele d'Annunzio n'a peint des paysages avec autant de ferveur que ceux de ces Abruzzes dont il est le fils le plus glorieux. Il faudrait citer les pages célèbres du *Triomphe de la Mort* où il chante sa province natale. « Sa terre et sa race lui apparaissaient transfigurées, soulevées hors du temps, avec un aspect légendaire et formidable, lourdes de choses mystérieuses, éternelles et sans nom. Une montagne, pareille à une énorme souche originelle, se dressait au centre en forme de mamelle, recouverte perpétuellement de neige ; et les côtes échan-crées, les promontoires consacrés à l'olivier, y étaient baignés par une mer inconstante et triste où les voiles portaient les couleurs du deuil et de la flamme... »

Qu'on se rappelle aussi la belle dédicace mise en tête de sa *Fille de Jorio* : « A la terre d'Abruzzes, à ma mère, à mes sœurs, à mon frère exilé, à mon père enseveli, à tous mes morts, à toute ma race entre la montagne et à la mer ». Oui, il est bien fils de cette contrée celui que sa mère appelait déjà *il lupetto della Maiella*, « le petit loup de la Maiella » ; et il n'est pas possible de parcourir ces magnifiques régions « entre la montagne et la mer » sans évoquer, à chaque tournant des chemins, la grande figure du poète des *Laudi*, du romancier qui venait chaque année à Francavilla pour y écrire ses chefs-d'œuvre, comme si, nouvel Antée, il reprenait vigueur au contact de la terre maternelle et à la vue de cette mer qui, après avoir tant inspiré le poète, devait être témoin des héroïques exploits du soldat.

GABRIEL FAURE

